

L'ANNEE DE VIVRE DANGEREUSEMENT

Nathalie Muchamad

Journal de l'exposition

Exposition
du 19 janvier au 19 mars 2016

Autour de l'expo

À l'est de l'enfer de Matthieu Canaguier

Projection du film en présence du réalisateur et de l'artiste,
suivie d'un échange avec le public.

Samedi 20 février à 15h

Hors les murs

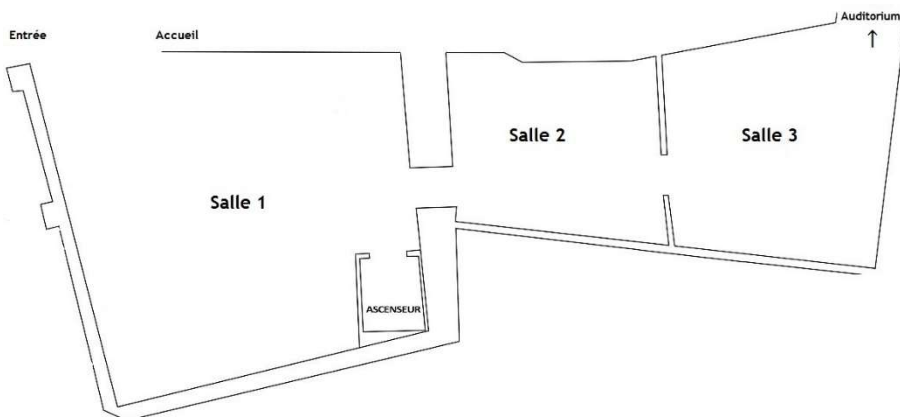
Couper / décaler.

Histoire, documents et pratique artistique.

Conférence de Daniel Kurjakovic, curateur indépendant.

Mardi 19 janvier à 18h
à l'Ecole Supérieure d'Art et Design de Grenoble

PLAN DES SALLES



Salle 1

De droite à gauche :

Entretien avec Aziz

Salmon Fall, 2016,
vidéo, 10mn

Texte extrait du
journal de

Christophe Colomb,
2015, sérigraphie,
110 X 75cm

Pebayuran d'après
le Douanier

Rousseau, 2016,
dessin mural, fusain
& peinture spray,
dimensions
variables.

Solat, 2015, vidéo,
8mn.

Textes et dessins,
2012, 6 impressions

offset, 21 x 29,7 cm

The Library / La
Bibliothèque, 2015,
vidéo, 7mn

The Color Curtain /
Le rideau de
couleur, de ***Richard***
Wright, 2015,
sérigraphie, 110 X
75cm.

Texte extrait de "
The Color Curtain"
de Richard Wright,
2015, sérigraphie,
110 X 75cm

Salle 2

Merdèka, Palais de
l'Indépendance,
2015, vidéo, 4mn

Memory of the
World, 2015, vidéo,
7mn

Salle 3

Karaoké : Nina
Simone, Billy
Holiday, Bessie
Smith, Ma
Gertrude, Lily
Suriani, 2015, cinq
chansons en boucle
en version originale
et française

Auditorium

Retour à Ithaque
(Ulysse), 2015-2016,
vidéo, 10mn

DE L'ARCHIPEL IONIEN A L'ARCHIPEL INDONESIEN

L'exposition se déploie au fil d'un parcours dense et cohérent dans lequel chaque œuvre tisse visuellement et sémantiquement des liens entre Histoire et présent. Elle propose au visiteur des formes tantôt contemplatives ou au contraire participatives, entre le document, l'archive et nos représentations.

L'Année de vivre dangereusement est une traduction décalée du titre d'un long-métrage australien de 1982 avec Mel Gibson, *The Year Of Living Dangerously*. Il se réfère au contexte historique du film : le coup d'état du 30 septembre 1965 à Jakarta et la terreur qui l'a suivie.

Pourquoi cette double référence, historique et fictionnelle ? Puisant pour partie son matériau et son inspiration en Indonésie, Nathalie Muchamad a choisi pour cette exposition de présenter un foisonnant corpus d'œuvres en lien avec la conférence de Bandung.

Ce rendez-vous historique, point d'émergence des pays non-alignés, résonne aujourd'hui dans notre contexte de mondialisation, de retombées du colonialisme ou de certaines politiques étrangères.

Présent à Bandung en 1955, Richard Wright était un reporter, écrivain communiste afro-américain, alors exilé à Paris. Il a consigné l'esprit de Bandung dans son ouvrage *The Color Curtain* et c'est une incarnation très littérale et sensorielle de ce « rideau coloré » qui ouvre l'exposition. Ainsi, par un geste de la main - celui d'écarter les franges multicolores - les œuvres de la première salle apparaissent.

Rideau monumental, donnant sur un paravent translucide, lui-même disposé devant le dessin d'une jungle impénétrable : Nathalie Muchamad décline une dialectique de la paroi et de sa traversée, entre ce qui fait écran et le visible. Elle détourne ou transpose subtilement l'esthétique du document et chacune de ses œuvres est tissée de multiples références et connotations, qui agissent de façon visible ou souterraine. Avec le grand paravent, l'artiste convoque par exemple *Les Paravents* de Jean Genet (pièce composée par des tableaux successifs, écrite à charge contre l'armée en 1961 durant la guerre d'Algérie). Mais de cette sculpture émanent aussi de nombreuses autres résonances culturelles, qu'il s'agisse de nos représentations de l'Asie ou des installations de Dan Graham qui jouent sur la transparence, l'expérience du visiteur, la conscience d'espaces cachés ou visibles.

Pebayuran, la forêt tropicale et primitive dessinée au mur, détourne les poncifs de l'orientalisme : prenant pour titre le nom d'une province d'Indonésie, cette œuvre virtuellement infinie se déploie dans sa luxuriance. Mais les couleurs, les verts profonds et le bleu de la nuit, la vivacité des fleurs, en ont été expurgées : on les retrouve en amas mélangés, matière devenue abstraite et autonome, ponctuelle, flottante et sans contour, qui rappelle la vacuité de toute imagerie kitsch, véhiculée sans rêve et sans réalité. Iconoclaste, Nathalie Muchamad déconstruit ainsi l'exotisme hérité du XIX^{ème} siècle et les jungles du Douanier Rousseau, du *King Kong* de 1933 et de *la Poursuite du diamant vert*...

Par différentes stratégies, Nathalie Muchamad interroge les représentations, questionne notre position de visiteur comme regardeur, citoyen pensant et habitant temporaire de l'exposition. Elle fait affleurer le document et l'archive dans des sérigraphies bleues tirées du livre de Richard Wright et présente avec sobriété formelle certains livres conservés à la bibliothèque du Gedung Merdèka (Bâtiment de l'Indépendance) à Bandung, dans une vidéo silencieuse où la bibliophilie et la force évocatrice des titres incite le visiteur à prendre le temps.

Elle prolonge l'architecture voûtée de la deuxième salle d'exposition par une vidéo, succession de plans fixes de la salle de séminaire du Bâtiment de l'Indépendance, voûtée elle aussi, mais dont la solennité rappelle l'importance du sommet de 1955.

Poursuivant ce parcours de la clarté vers une obscurité plus intime, Nathalie Muchamad a pensé la troisième salle comme une récréation. Elle l'a investie avec un karaoké à l'atmosphère festive et feutrée : boule à facettes, sous-titres et micro invitent les chanteurs amateurs. Reprenant à la lettre les propos d'Angela Davis dans son ouvrage *Blues Legacies and Black Feminism*, et en réponse à la question posée par Gayatri Chakravorty Spivak : « les subalternes peuvent-elles parler ? », elle a choisi des titres de blues de Billie Holiday, Ma Gertrude et Nina Simone. Ce dispositif participatif rappelle les fonctions cathartiques, contestataires et existentielles de la musique des minorités et son rôle dans la construction des rapports sociaux.

Dans la salle de projection, Nathalie Muchamad présente une vidéo : *Retour à Ithaque*, qui nous fait ressentir en plusieurs tableaux la nature et la profondeur du syndrome d'Ulysse. Avec une esthétique de la rupture

formelle qui évoque le rêve, cette œuvre emprunte au documentaire, à la fiction, recèle des intertitres, un monologue et implique des proches de l'artiste. Propre aux personnes qui – à l'image du personnage d'Homère – se trouvent déplacées, loin de lieux familiers et empêchées d'y retourner, le syndrome d'Ulysse est ici évoqué dans sa dimension symbolique autant que clinique. L'œuvre touche ainsi plus particulièrement chacun d'entre nous et interroge le rapport aux lieux, les sinuosités de la vie, la distance, l'attachement et l'expérience du retour.

Archipel de plusieurs milliers d'îles, l'Indonésie serait l'illustration parfaite du morcellement de la pensée, fractal, poétique, détaillé et intuitif, tel que l'envisage Edouard Glissant dans sa *Philosophie de la relation*. Pensée archipélique, exposition comme archipel d'œuvres et entre tout : l'eau, le liant, la possible dérive d'une terre à l'autre. Et l'archipel Ionien, dit Glissant, « devina ensemble orient et occident ».

Xavier Jullien

ENTRETIEN AVEC L'ARTISTE

Giulia Turati - Cette exposition est conçue comme un tout organique, les œuvres dialoguent et se font écho les unes aux autres. Pourrais-tu nous parler de la genèse de ce projet artistique ?

Nathalie Muchamad - Dans mon travail j'interroge la relation entre mémoire et histoire, par le biais de la fiction. Je re-visite les histoires, les récits occultés, invisibles de l'Histoire officielle. Dans mes premiers travaux, je me suis questionnée sur des problématiques d'identités liées à l'histoire coloniale. Comme je suis née en Nouvelle-Calédonie, j'ai grandi dans le conflit Kanak, dans la lutte pour la reconnaissance de leur culture. Ensuite, dans mes recherches, je suis revenue sur l'événement historique que fut la conférence de Bandung en 1955 et la célébration de cet événement en 2015. J'ai rencontré un réseau de chercheurs de différents pays " Bandung spirit", qui m'a invité à les rejoindre en Indonésie pour cette commémoration.

Ce qui m'a motivé c'était d'interroger ce qui reste de cette mémoire, et comment cette mémoire peut être ré-activée. Cette conférence semblait proposer une utopie, un monde de justice entre les peuples, débarrassée des objectifs néo-libéraux. Il me semble qu'aujourd'hui, 60 ans après, ces questions sont encore plus pertinentes. Bandung ne proposait pas une utopie, mais une vision du monde qui mettait en garde de la société dans laquelle nous vivons actuellement. A l'époque, ce n'était pas une utopie, mais un projet qui respecte la souveraineté des peuples et des individus. Mais les différents coups d'état et assassinats des leaders ont essoufflé le projet. Au fond, cette exposition propose de réactiver cet idéal.

GT - Le visiteur pénètre littéralement dans un espace à part où les événements historiques sont doublés par les récits fictionnels et inversement. Si l'artiste est un demiurge qui se réapproprie des faits (réels ou non) pour en faire des œuvres, quel est le rôle du public ?

NM -Le spectateur, le public active l'exposition. Les œuvres n'existent pas toutes seules, elles sont en dialogue avec ceux-elles qui les regardent. L'exposition fonctionne comme une scénographie où des indices sont proposés, comme un jeu de pistes, ce sera au spectateur de se construire son propre scénario. Il y a une dimension collaborative avec le visiteur. L'important est que le spectateur reparte avec un récit qu'il aura envie de transmettre.

GT- Peux-tu nous parler de ton récent voyage en Indonésie, c'est-à-dire de « ton retour à Ithaque » ?

NM- En plus de la participation à la 60e conférence de Bandung, mon voyage en Indonésie en 2015 fut aussi l'occasion d'un retour aux sources. Je suis née en Nouvelle-Calédonie, mais ma famille est originaire d'Indonésie, Java est et centre. Je suis arrivée à 16 ans en France, j'y suis souvent allée pour visiter ma famille, mais c'était la première fois que j'y retournais avec un projet et une intention de travail. Il a fallu un certain recul pour lier et relier les histoires personnelles et historiques : celle de la Nouvelle-Calédonie et celle de l'Indonésie dont la préoccupation commune a été la souveraineté politique et culturelle des peuples face à des empires coloniaux.

L'Indonésie est le plus grand pays musulman par le nombre de fidèles. J'ai grandi dans cette culture, et je voulais ramener des fragments du quotidien : une famille dans un village où la religion a gardé sa fonction première, celle du lien social. Je ne pratique pas, mais je n'ai pas de lien conflictuel avec. "Le retour à Ithaque " est un mélange de souvenirs et d'impressions contemporaines d'une personne issue du "Global South". Il était important pour moi de situer ma parole dans ce contexte post-colonial et post-Bandung.

POUR ALLER PLUS LOIN :

- cargocollective.com/nathaliemuchamad
- azizfall.com
- bandungspirit.org

SALLE 1

De droite à gauche :

Entretien avec Aziz Salomone Fall, 2016, vidéo, 10mn

Sans titre, 2016, volume bois et plexiglas, 240 x 400 cm

Texte extrait du journal de Christophe Colomb, 2015, sérigraphie une couleur, 110 X 75cm

Pebayuran d'après le Douanier Rousseau, 2016, dessin mural, fusain & peinture spray, dimensions variables.

Solat, 2015, vidéo, 8mn.

The Library / La Bibliothèque, 2015, vidéo, 7mn

Texte extrait de " The Color Curtain " de Richard Wright, 2015, sérigraphie une couleur, 110 X 75cm

The Color Curtain / Le rideau de couleur, de Richard Wright, 2015, sérigraphie une couleur, 110 X 75cm.

Les œuvres disséminées dans l'espace sont comme des traces qui transportent le public dans un tourbillon d'images et de récits. Ces indices font connaître aux visiteurs une page de l'histoire non-occidentale souvent méconnue : celle de l'Indonésie. Ce pays assume un rôle affectif – il est la terre d'origine de l'artiste - et politique. Il a en effet accueilli la conférence de Bandung et il est ainsi devenu le pays archétype pour penser une voie *autre* aux dogmes capitaliste et soviétique. Mais l'Indonésie est aussi un pays où un génocide s'est consumé suite à un coup d'état militaire, un pays consommé par un drame refoulé et une dictature de 40 ans . C'est donc en mélangeant avec finesse ces références historiques que Nathalie Muchamad a construit la constellation d'œuvres qui, s'interpellant les unes les autres, plongent le spectateur dans un monde à part où la réalité et la fiction s'entremêlent et créent des jeux de pistes et des renvois continus.

Comme dans un centre de documentation, des livres offrent la possibilité d'approfondir nos connaissances sur le post-colonialisme, la philosophie de l'histoire, l'autodétermination des peuples. A l'entrée, un entretien avec le politologue Aziz Salomone Fall nous présente la pensée panafricaniste contemporaine - prolongement actuel des réflexions menées à Bandung. On pourrait croire que, dans cette salle, les codes formels soient ceux de la

documentation et de l'archive, mais grâce au travail de l'artiste un petit glissement a lieu. Un sentiment d'étrangeté survient, une ambiance est créée pour qu'on se sente ailleurs. Une scène intime et quotidienne de la vie des femmes indonésiennes (*Solat*), une grande fresque qui évoque des lieux lointains (*Pebayuran d'après le Douanier Rousseau*), font face à des estampes qui semblent être des pages d'un livre ancien et, en même temps, par leur taille et couleur, sont sans doute des reproductions (des faux ?). Sur un autre mur, un grand poster d'un film *blockbuster* : *L'année de tous les dangers*. On reconnaît l'acteur principal, on se souvient peut-être de l'histoire qui y est racontée, d'un coup d'état violent, la brutalité, la terreur.

Comme dans un labyrinthe, on commence à trouver notre voie, à saisir les références et déduire un possible déroulement des faits. En faisant cela, on brise toute chronologie et cohérence linéaire, on mélange le passé au futur, les souvenirs occidentaux à une mémoire qui ne nous appartient pas, mais qui semble maintenant si familière... Peu à peu on se sent rassuré car on a reconstruit *notre* version de l'histoire.

Grâce au filtre de l'art ces événements deviennent « réels » restant à jamais inscrits dans la mémoire, après le passage du visiteur dans l'exposition des variantes saisissantes et diverses émergent... *Fait un effort pour te souvenir. Ou, à défaut, invente.*¹

¹ Monique Wittig, *Les Guérillères*, 1969

SALLE 2

***Merdèka, Palais de l'Indépendance*, 2015, vidéo, 4mn**

***Memory of the World*, 2015, vidéo, 7mn**

Prolongement cohérent de la première salle, le visiteur se trouve ici dans le Palais de l'indépendance (*Merdèka*) et dans les archives nationales indonésiennes. Si le premier film se compose de trois plans-séquences tournés dans un haut lieu de l'histoire d'Indonésie et du mouvement de Bandung, le second nous montre des images tournées dans les archives qui conservent les textes, les photos, les images et les sons de cet événement marquant et, parallèlement, un entretien du Directeur des archives nationales qui a fait classer à l'UNESCO en 2015 les documents de la conférence de Bandung comme Patrimoine de l'Humanité.

La salle du Palais de l'Indépendance est solennelle et pourtant une petite musique de fond nous rappelle que c'est aussi un lieu de vie et de travail. Le passé est manifeste, mais ne fige en rien le présent. Construit comme un documentaire, *Memory of the World*, échappe pourtant à cette catégorie par son montage et choix visuels. Encore une fois on baigne dans l'atmosphère toute particulière de Bandung.

Après les stimulations multiples de la première salle, celle-ci nous invite à la réflexion et introspection : quel héritage ? Quelles responsabilités ? Quel avenir ? Quelle mémoire partagée ?

SALLE 3

Karaoke : Nina Simone, Billy Holiday, Bessie Smith, Ma Gertrude, Lily Suriani, 2015, cinq chansons en boucle en version originale et française

En Asie, le karaoké n'est pas seulement un divertissement, il est un véritable moyen d'expression. A travers le choix des chansons et la manière de les interpréter, les participants peuvent faire passer des messages à ceux qui écoutent. Il n'est pas rare que certaines soirées virent à la dispute entre un couple ou un groupe d'amis. Ce karaoké installé à la Halle a donc une fonction cathartique et le choix des chansons n'est pas laissé au hasard. Les morceaux présentés ont tous une signification forte et symbolique : ce sont les voix réprimées de femmes qui ne peuvent pas prendre la parole et des populations laissées aux marges, qu'on ne veut entendre.

L'artiste a choisi quatre chanteuses blues afro-américaines du début du XXe siècle qui, grâce aux paroles fortes et leur voix intense, racontaient leur quotidien dans une société ségrégationniste, blanche et patriarcale. Ces textes, chargés, certes, de la rage propre aux personnes qui subissent des injustices, sont avant tout un cri à la vie. Ils n'étaient pas explicitement militants et ce n'est que récemment – suite aux mouvements des années 70 et notamment grâce aux essais d'Angela Davis² – que ces paroles assument une toute nouvelle signification engagée et « guerrière ».

La dernière chanson de la boucle est indonésienne. On y décrit la vie des paysans et les corvées à la campagne. Si le compositeur n'avait pas l'intention d'écrire une chanson politique, le parti communiste fera d'elle son hymne après la victoire aux élections de 1964. Après le coup d'état et l'instauration du régime de Suharto, le compositeur fut arrêté et la chanson interdite pendant plus de 30 ans.

C'est donc grâce à un dispositif très révélateur du style de vie orientale (le karaoké) que Nathalie Muchamad met ici en lumière les revendications des minorités, des « subalternes ». Grâce à la musique, leur voix se lève et résonne, grâce à ces chansons si familières et captivantes, leurs histoires font désormais partie de *notre* culture et mémoire collective.

² Voir *Women, Race and Class* (1981) et *Blues Legacies and Black Feminism: Gertrude "Ma" Rainey, Bessie Smith, and Billie Holiday* (1999).

AUDITORIUM

Retour à Ithaque (Ulysse), 2015-2016, vidéo, 10mn

L'exposition se termine avec un film. Un film de fiction, mais étroitement lié à la biographie de l'artiste. Contrairement aux vidéos des salles précédentes, on est ici dans l'imaginaire et le souvenir : les images d'archives, les paysages, les mises en scènes sont alternées les unes aux autres afin de plonger le spectateur dans une dimension fictionnelle presque onirique. Ulysse est le soldat valeureux et rusé qui resta loin de sa terre natale pendant 20 ans. D'après son périple et diverses vicissitudes, les chercheurs ont nommé un type de dépression présent chez les migrants, le *syndrome d'Ulysse* exactement. C'est donc grâce au héros occidental par excellence que Nathalie Muchamad crée une mosaïque visuelle hors du temps et des espaces, qui lie la Mer Egée à l'Océan Indien et Pacifique, et les mythes fondateurs européens aux récits ancestraux javanais.

Dans le film, seuls deux personnages parlent : un jeune Ulysse au visage bleu, déclame des vers du chant XIX de l'Odyssée, le chant où – déguisé en vieil homme – le héros fait retour à Ithaque sans que personne ne le reconnaisse. Quelques minutes après Rukya, la tante de l'artiste, lit la définition de ce syndrome si particulier : « le sens de la lutte pour la survie ». Jouant avec la symbolique du mythe et son acception clinique, l'artiste tisse une histoire faite de fragments qui dépasse tout particularisme et touche intimement chacun d'entre nous. Parce qu'il brise toutes les pistes et mélange les identités, le film touche à l'universel. Parce l'œuvre est faite pour être vue et interprétée, elle est multiple et hétérogène.

L'EQUIPE

Pour l'exposition :

Giulia Turati, responsable du centre d'art

Hubert Clémot, régisseur technique

(mis à disposition par la Commune de Pont-en-Royans)

Co-commissaire extérieur de l'exposition :

Xavier Jullien

La Halle, Médiathèque et Centre d'art :

Bureau de l'association :

Philbert Gautron, président

Sylvie Guillet, trésorière

Marie-Françoise Marbach, secrétaire

Catherine Arcanjo, responsable de la médiathèque

Fabienne Alexandre, Marie Coulon, bibliothécaires

Remerciements :

Programme de résidence 3x3x3 :

Artiste en Résidence à Clermont-Ferrand,

L'attrape-couleurs à Lyon et Lieu-Commun à Toulouse

l'Ecole supérieure d'art et design de Grenoble, Jacques Norigeon et son

équipe. En particulier Inge Linder-Gaillard, Daniel Chung et Yohann Hideux

l'Ecole supérieure d'art de Clermont Métropole, Muriel Page et son équipe

le macLYON, Thierry Raspail et son équipe

Georges Benguigui

Pier Casa

Patricia Creveaux

Patrice Gilman

Félix Piton

Lucja Ramotowski-Brunet

Georges Rey

Johan Sordelet

Josselyn Vidalenc



La Halle – Centre d’art
place de la Halle, 38 680 Pont-en-Royans

CONTACTS

-  04 76 36 05 26 | 06 10 39 42 23
-  lieudart@lahalle-pontenroyans.org
-  www.lahalle-pontenroyans.org
-  facebook.com/centredartlahalle

INFOS PRATIQUES

ENTREE LIBRE

HORAIRES

Mardi et vendredi : Mercredi et samedi : & sur rendez-vous
16h-19h 9h-12h et 14h-18h

GROUPES

Réservations au 06 10 39 42 23



Accès aux personnes à mobilité réduite : un stationnement réservé est aménagé à côté de l’ascenseur.

AC//RA
art contemporain en Rhône-Alpes

La Halle est membre du réseau AC//RA, plateforme dédiée à l’art contemporain en Rhône-Alpes : www.ac-ra.eu

LE CENTRE D’ART LA HALLE EST SOUTENU PAR :

